

Les jeunes des cités en visite au “bled”

“Ennemis de l’intérieur” en France et “touristes étrangers” au Maghreb

La situation conflictuelle, lors de leurs vacances au Maghreb, des jeunes Français habitants des cités et originaires d’Afrique du Nord fait ici l’objet d’une étude approfondie. Les problèmes avec la population locale et, notamment, avec les jeunes tournent souvent autour du pouvoir d’achat, différent selon les pays. L’étude de cette problématique s’appuie sur une enquête qualitative menée en Tunisie, en Algérie et au Maroc. Cette enquête permet d’appréhender de nouvelles pistes de recherche sur ce sujet.

La question des “jeunes des cités” alimente régulièrement les chroniques médiatiques et journalistiques depuis plus de deux décennies. Elle constitue également depuis vingt ans l’intérêt des chercheurs comme l’illustre l’abondante littérature sociologique. Les émeutes d’automne ont, sans aucun doute, accentué l’intérêt des sociologues pour une partie de ces “classes populaires” que l’on nomme “jeunes issus de l’immigration”⁽¹⁾. Le débat sans fin sur les questions d’intégration, de discrimination ou de racisme nous amène à reposer la question du sort des enfants d’immigrés et d’ouvriers qui ne peuvent plus devenir ouvriers et qui peinent à être salariés, en France, de nos jours. Les chercheurs se sont intéressés à la situation de ces jeunes “en bas des barres”, au travail, à l’école, mais les travaux concernant le rapport des enfants d’immigrés avec le pays d’origine des parents n’ont guère été étudiés de manière approfondie⁽²⁾. Si nous commençons à mieux connaître la situation difficile de ces jeunes, nous constatons une aporie certaine concernant la nature des relations que ces jeunes entretiennent avec les pays dont sont originaires les parents.

par **Éric Marlière**,
docteur en sociologie,
chargé de cours
à l’université Paris XIII et
à l’université de Versailles-
Saint-Quentin-en-Yvelines,
intervenant à l’IRTS
de Montrouge et chercheur
associé au CESDIP.

1)- Des parutions de livres sont annoncées courant printemps 2006 sur la question des émeutes.

2)- Je renvoie à une littérature non exhaustive de quelques livres traitant spécifiquement de la question “jeunes de cité” sans pour autant s’intéresser aux rapports que ces jeunes entretiennent avec les pays d’origine : P. Duret, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, P.U.F., Paris, 1996 ; D. Lepoutre, *Cœur de banlieue, Codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 1997 ; J. Bordet, *Les “jeunes de la cité”*, P.U.F., Paris, 1998 ; M. Esterlé-Hedibel, *La bande, le risque et l’accident*, L’Harmattan, Paris, 1997 ; F. Dubet, D. Lapeyronnie, *Les quartiers d’exil*, Le Seuil, Paris, 1992 ; M. Tribalat, *Dreux, Voyage au cœur du malaise français*, La Découverte et Syros, Paris, 1999 ; O. Masclat, *La gauche et les cités, enquêtes sur un rendez-vous manqué*, La Dispute, Paris, 2003 ; M. Kokoreff, *La force des quartiers, de la délinquance à l’engagement politique*, Payot, Paris, 2003 ; S. Peyrat, *Justice et Cités, Le droit des cités à l’épreuve de la République*, Anthropos, Paris, 2003 ; Y. Amrani, S. Beaud, *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Le Seuil, Paris, 2004.

3)- Il est important de rappeler que tous les "jeunes de cités" ne sont pas issus de migrations d'Afrique noire ou du Maghreb.

Pour tenter de mieux comprendre la situation de ces jeunes en banlieue, il faut également prendre en compte la nature des rapports sociaux qui peut exister entre les enfants d'immigrés et les habitants des pays d'origine. Il s'agit de nous pencher plus précisément sur les configurations du *lien social* qui peuvent exister entre les "jeunes de cité" et les Maghrébins dans les pays du Maghreb. Très peu étudiés par les sociologues aujourd'hui, ces rapports peuvent prendre plusieurs formes. Tout d'abord, les situations des pays du Maghreb ne sont pas les mêmes selon que l'on se penche sur l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie, ce qui fait que les rapports entre la France et le Maroc ne sont pas semblables à ceux qui peuvent exister entre l'Algérie et le pays d'accueil ; de même, les pratiques culturelles entre les Tunisiens et les Marocains sont souvent très différentes et, d'une région à l'autre – phénomène que l'on peut le constater en France –, les dialectes et les manières de se vêtir ou de se nourrir ne sont pas tout à fait semblables. Ces jeunes, nés en France pour la plupart, sont perçus comme des étrangers en Tunisie, en Algérie comme au Maroc. Les "jeunes de cité" issus de l'immigration maghrébine⁽³⁾ sont vus comme des étrangers en France mais sont perçus, paradoxalement, comme des touristes au Maghreb.

L'objet de cet article est l'appréhension des modes de sociabilité des jeunes issus de l'immigration dans les pays du Maghreb. Il s'agit plus précisément de comprendre le caractère complexe et ambigu que cette contradiction soulève dans les trajectoires de ces jeunes. Ces jeunes subissent des discriminations et du racisme en France, mais, dans les pays du Maghreb, ils font face à des formes de rejet que l'on pourrait également qualifier de racisme. En effet, notre hypothèse de départ stipule que ces jeunes, enfants d'ouvriers des cités populaires de banlieue, ne sont pas bien perçus par les populations du Maghreb, de manière générale. C'est pourquoi il nous paraît opportun de proposer une piste de recherche quelque peu originale, afin de compléter notre regard sur ces jeunes qui peinent à se faire "accepter" sur les deux rives de la Méditerranée. Avant d'exposer plus en détail notre analyse, nous exposerons notre problématique ainsi que notre démarche méthodologique. Puis, nous communiquerons les résultats de cette enquête qualitative, afin de présenter de nouvelles pistes de recherche sur une dimension très peu explorée par les chercheurs français à notre connaissance – les rapports entre les enfants d'immigrés et les pays d'origine – concernant les modes de vie d'une partie de la jeunesse française.

D'un travail ethnographique auprès de "jeunes de cités"...

Nous allons maintenant tenter de décrire notre démarche au moyen d'une méthodologie adaptée et d'un questionnement mûri au préalable par mes voyages dans les pays d'Afrique du Nord. Précisons d'emblée que je suis moi-même un ancien habitant des quartiers dits "sensibles" et que j'ai été socialisé dans le même contexte social et urbain que les jeunes issus de

l'immigration. À ceci près, bien entendu, que je suis un enfant d'ouvriers français (par mes parents) depuis plusieurs générations⁽⁴⁾. J'ai été scolarisé dans le même collège et j'ai passé mes années d'enfance avec les "jeunes de cités". Ayant effectué des études universitaires en histoire puis passé un doctorat de sociologie, j'ai été amené à traiter, pour ma thèse, la question de la complexité des pratiques culturelles des "jeunes de cités" dans leur espace résidentiel. Les jeunes qui ont fait l'objet d'études dans la cité, cité dans laquelle j'ai vécu et grandi – un ancien quartier de "banlieue rouge" en voie de désindustrialisation depuis les années quatre-vingt –, ne connaîtront pas le destin migratoire et ouvrier des parents. Du fait des mutations des modes de production et du déclin du monde ouvrier, ces jeunes expérimentent des trajectoires nouvelles

Les "jeunes de cités" ne sont tolérés au Maghreb que dans la mesure où ils viennent dépenser leur argent en tant que "touristes" puisque venant des pays riches d'Europe.

qui les amènent parfois, pour certains, aux études supérieures et, pour d'autres, à la délinquance et à la "galère". Paradoxalement, malgré l'éclatement des trajectoires constatées dans les parcours de ces jeunes, on constate que ces derniers véhiculent des références communes autour de l'islam et des pratiques héritées des traditions familiales et de la société de consommation⁽⁵⁾. J'ai également conservé des rapports de sociabilité de proximité et de copinage avec ces jeunes qui sont pour certains d'entre eux des amis d'enfance. Et, pour ce qui nous intéresse plus précisément ici, mon rapport amical avec les jeunes mais également avec les parents m'ont permis ainsi de faire de longs séjours dans les pays du Maghreb, notamment au Maroc et en Tunisie⁽⁶⁾.

Du fait de ma connaissance implicite du terrain, j'ai pu noter un certain nombre de propos dans mon travail de thèse concernant les pays d'origine. Si ces jeunes évoquent par moments des sentiments de rejet envers la France et ses institutions, ils éprouvent également, après avoir passé des vacances pendant un certain nombre d'années dans les pays du Maghreb, des difficultés à se plaire en Algérie, en Tunisie ou au Maroc. En effet, la période de vacance a été un véritable test (parfois même un bizutage) pour ces jeunes qui sont souvent considérés comme "des Français là-bas". La prise en considération de cette situation est pour moi l'occasion de prendre en compte ce qui n'a pas été soulevé dans les recherches en sociologie jusqu'ici : dans les pays d'origine, ces jeunes ne se sentent pas vus comme des Maghrébins car ils se sentent mal aimés et jalouxés par leurs familles restées aux pays lors de l'émigration des parents. Cette circonstance confirme le sentiment déjà évoqué par A. Sayad à savoir que ces jeunes sont appréhendés comme des "enfants illégitimes"⁽⁷⁾. Cette hypothèse entérine l'idée que ces jeunes sont "de nulle part", ce qui renforce chez eux une impression d'exclusion totale. Les "jeunes de cités" questionnés se retrouvent dès lors dans une sorte de dilemme : ils ne se sentent pas tout à fait français, mais ne se perçoivent plus, à la différence de leurs

4)- Issue d'une généalogie que nous qualifierons de "Français plus anciennement établi". Pour un regard critique sur les critères de français "de souche", lire G. Noiriel, *Le Creuset français : histoire de l'immigration en France, XIX-XX^e siècles*, Seuil, Paris, 1988.

5)- Ce travail issu de ma thèse soutenue en 2003 a fait l'objet d'un livre. Cf. É. Marlière, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, L'Harmattan, Paris, 2005.

6)- Je n'ai pas pu, pour l'instant, me rendre en Algérie suite aux événements dramatiques des années quatre-vingt-dix, même si la situation s'est améliorée rapidement depuis.

7)- A. Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, éditions universitaires, Bruxelles, 1991.

parents, comme des Maghrébins, lorsqu'ils sont en Afrique du Nord. Les "jeunes de cités", nés en France et issus de l'immigration maghrébine, se sentent, d'une certaine manière, dans une posture délicate qui les fragilise plus que tout autre. Toujours difficilement acceptés en France, les "jeunes de cités" ne sont tolérés au Maghreb que dans la mesure où ils viennent dépenser leur argent en tant que "touristes" puisque venant des pays riches d'Europe. C'est donc la nature de cette contradiction qui nous intéresse dans ce travail ici.

*... à une enquête empirique sur les relations
entre "jeunes de cités" et résidents du Maghreb*

La grande question qui se pose désormais dans cet article tourne autour de la nature des rapports sociaux qui existent entre ces jeunes et les résidents du Maghreb. Un certain nombre d'interrogations surviennent au fur et à mesure de notre hypothèse avancée concernant les rapports hostiles qu'entretient la population maghrébine avec les Maghrébins nés en France. Ainsi, quels contours peuvent prendre les liens qui unissent ces jeunes au reste de la population du Maghreb ? Quelle image ont-ils des Maghrébins ? Comment les habitants du Maroc ou de Tunisie se comportent-ils avec ces jeunes ? Autrement dit, que pouvons-nous dire de supplémentaire du point de vue des entretiens et des observations des participants ? Ce problème étant posé, il nous paraît essentiel de donner un aperçu de cette situation critique pour ces jeunes, d'autant que les enjeux sont plus ou moins complexes et contradictoires. L'hypothèse concernant les rapports difficiles entre ces jeunes et les pays du Maghreb, liée aux conclusions de mon enquête précédente, reste le fil conducteur de cette enquête. En effet, les jeunes rencontrés dans la cité me parlaient souvent de leurs vacances "au bled" et dans quelles conditions ils étaient reçus ou perçus.

“Là-bas, t’es un billet de banque. Ton cousin il va te demander ton portable ou tes lunettes de soleil. Après une fois qu’il a gratté ce qu’il y a à prendre de toi, tu le vois plus !” (28 ans, ingénieur en informatique, né dans une famille algérienne)

“Quand t’arrives à la douane, tu sens que c’est plus pareil. Il faut sortir ton passeport tunisien et parler en arabe. Et si tu parles mal l’arabe alors ... On se moque de toi !” (22 ans, étudiant en histoire, né dans une famille tunisienne)

À l’inverse, il est frappant de voir, notamment ces dernières années, comment ces jeunes recevaient la famille en provenance des pays d’origine.

“Là, en ce moment j’ai des cousins du bled. Ma mère, elle me dit : sois gentil avec eux, tout ça. Mais pour moi, c’est des rapaces et dès que je peux les éviter, je les évite !” (20 ans, lycéen, né dans une famille marocaine)

La prise en considération de l’existence d’une sorte de tension entre les “jeunes de cités” maghrébins et les Maghrébins “de là-bas” m’a finalement donné l’envie d’en savoir un peu plus. Mais, pour cela, il a fallu préparer une grille d’entretien autour de la problématique évoquée et qui portait plus précisément sur la nature des liens qui peuvent exister entre ces jeunes et les habitants du Maghreb.

L’intérêt était de se rendre pour les lieux pour tenter de comprendre la nature des tensions soulevées par les jeunes interrogés dans la cité de mon enfance. La mise en place d’une grille d’entretiens a été réalisée quelques mois avant mes départs au Maroc et en Tunisie le même été⁽⁸⁾. Je suis tout d’abord parti au mois de juillet, avec une famille habitant le quartier, dans la région d’Agadir, lieu de villégiature pour touristes européens et “jeunes de cités”. Puis, au mois d’août, je suis allé avec une autre famille de la cité – cette fois-ci originaire de Tunisie – qui habite la banlieue de Tunis mais qui est aussi propriétaire d’une maison dans la station balnéaire d’Hammamet. Ces familles ont des enfants de mon âge (encore célibataires), ce qui a facilité mon intrusion dans la vie familiale. Connaissant ma position de chercheur, ces jeunes se sont senti impliqués par ma démarche sociologique qui consistait pour eux à dénoncer leur état de souffrance et leur sentiment “de mise à l’écart” en France et au Maghreb. Cette collaboration “très active” fut à l’opposé de ce que j’ai observé dans l’attitude réservée des jeunes dans la cité pour mon livre⁽⁹⁾. L’enquête a d’autant été facilitée que cela m’a permis de rencontrer des jeunes issus de l’immigration (filles ou garçons) grâce à leurs connaissances personnelles. De plus, ces jeunes m’ont emmené dans leurs “plans” où j’ai pu constater effectivement des relations tendues voire très conflictuelles entre eux et les “locaux”.

8)- La saison estivale 2004.

9)- Dans mon travail, j’ai constaté qu’il résidait un fort sentiment d’injustice et d’inégalité chez ces jeunes. Les jeunes rencontrés dans mon ancien quartier ont une perception cynique, sombre, ce qui les porte parfois à formuler des considérations paranoïaques qui les incitent davantage à se méfier des institutions.

Méthodologie des entretiens

Dans un cadre de vacances, il n’est pas toujours aisé de poser des questions formelles voire d’instaurer une grille d’entretiens académique entre le sociologue et ses enquêtés. Pour la circonstance, cette grille d’entretiens

comprenait six questions afin d'interroger les jeunes que je connaissais :
 les conditions de départ des parents ;
 les rapports que ces jeunes ont avec les familles des deux parents restés au pays ;
 les relations plus précisément qu'ils ont avec les cousins de leur âge ;
 les situations avec les habitants ;
 les rapports qu'ils ont avec la police, les commerçants, les "videurs" de boîte de nuit et les gardiens d'hôtel ;
 un récit marquant dans leur adolescence avec le pays.

Ces entretiens ont été réalisés la plupart du temps avec un camarade interviewé au domicile des parents dans la résidence d'été à l'abri de la famille. Il était important que le jeune interrogé se sente à l'aise pour expliquer ses ressentiments et sa perception des choses⁽¹⁰⁾. J'ai donc interrogé de manière formelle huit jeunes. Pour d'autres jeunes rencontrés par l'intermédiaire de mes camarades, j'ai procédé à l'usage de questions supplémentaires portant essentiellement sur des variables comme le lieu de résidence en France, le niveau scolaire, l'âge et le rapport avec la France afin de mieux saisir leur vision du pays d'origine. De même, dans le cadre de mes déplacements vacanciers, j'ai parfois été amené à réaliser des entretiens informels soit pour compléter mes informations obtenues par ma grille, soit pour obtenir des informations sur un questionnement qui m'avait échappé jusque-là⁽¹¹⁾. Au total, j'ai questionné une vingtaine de jeunes si l'on ajoute les propos informels et l'analyse de conversation. Enfin, à l'instar de mon travail de thèse, j'ai effectué un certain nombre d'observations participantes, notamment au souk d'Inzeghane dans la banlieue d'Agadir (Maroc) ou dans la station balnéaire de Hammamet (Tunis), afin de retranscrire au plus près la nature des interactions. Malheureusement, concernant l'Algérie, je n'ai pu me rendre sur les lieux et j'ai donc réalisé des entretiens directifs avec des jeunes de la cité à l'étude en France. Pour les jeunes issus de l'immigration algérienne, je me suis contenté de propos et de "discussions informelles" concernant la nature des rapports qu'ils ont entretenus avec les habitants du village ou du pays rencontré lors de séjours vacanciers. Ce terrain assez large du point de vue géographique mais limité sur le plan des personnes rencontrées et réalisé dans un laps de temps relativement court, peut nous donner une appréciation nouvelle de la situation critique et paradoxale que rencontrent ces jeunes. Cette enquête peut nous permettre de comprendre, et ce d'un point de vue sociologique, le "malaise" que rencontre une partie de cette jeunesse aujourd'hui dans les quartiers populaires :

"Mais, l'observation et la description faites à partir de ces traits conduisent bien à une connaissance de faits qui ont réellement existé, à une appréhension d'événements qui se sont bien déroulés. De tels faits ne constituent certes pas tous le réel, mais ce réel sélectionné et construit peut être empiriquement observé, vérifié, et l'interprétation qui négligerait cette phase de constitution n'aurait plus guère d'intérêt. Délestée de tout le poids des faits scientifiquement construits, elle s'étiolerait et perdrait toute consistance"⁽¹²⁾

10)- Sur la mise en condition de réalisation des entretiens lire, A. Blanchet, *Dire et faire dire, l'entretien*, A. Colin, Paris, 1997.

11)- Ce type d'entretiens n'étant pas toujours le plus facile à réaliser. Cf. J.C Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Nathan, Paris, 1996.

12)- B. Lahire, *L'esprit sociologique*, La Découverte, Paris, 2005, p. 39.

À l'instar du sociologue B. Lahire, nous sommes amenés à poser, dans le cadre de cette enquête qualitative, le sens des propos et des observations qui vont être retranscrits ici. Nous ne pouvons dégager des significations de ce que nous allons obtenir comme informations que dans le cadre de notre hypothèse initiale et de la problématique formulée : dans quelle mesure ce travail de terrain peut-il nous permettre de comprendre les rapports difficiles qu'entretiennent ces jeunes avec les habitants des trois pays du Maghreb ? La grille et les méthodes d'observations préparées à cet effet nous aideront à démontrer que, quel que soit l'angle d'approche, les rapports conflictuels sont des éléments essentiels dans les représentations sociales aussi bien chez les "jeunes de cités" que parmi la population maghrébine locale.

Les jeunes d'origine étrangère en vacances au Maghreb

Dans les propos qui vont suivre, paroles restituées au moyen d'entretiens, nous allons tenter de comprendre la nature des relations entre ces jeunes issus de familles en provenance d'Algérie et les habitants qui vivent en Algérie à l'heure actuelle. Dans une certaine mesure, ces jeunes susciteraient des sentiments racistes de la part d'oncles, de cousins, même de policiers, bref de l'ensemble des habitants de l'Algérie, pays qui a vu naître leurs parents voici plus d'un demi-siècle.

"Quand je suis en France, on me traite d'immigré. Quand je suis en Algérie on me traite d'immigré ! Peut-être qu'immigré c'est un pays qui se trouve en Méditerranée entre la France et l'Algérie." (29 ans, marié, étudiant en thèse de doctorat de droit, issus d'une famille en provenance de Kabylie).

Ce témoignage est à mon sens illustratif de ce qui va suivre. Les "jeunes de cités" d'origine maghrébine se trouvent dès lors dans un entre-deux auquel il n'est pas toujours facile de faire face.

"Quand j'étais petit et que je partais en vacances en Algérie, les premiers jours, mon frère et moi, on se battait tout le temps avec les mecs du village. Ils nous insultaient, ils nous provoquaient, ils faisaient exprès de parler français pour se moquer de nous !" (27 ans, ingénieur dans un pays du Golfe, issu d'une famille en provenance d'Algérie)

Aujourd'hui encore, les rapports avec la population locale – et surtout la famille – restent problématiques : les tensions et rapports de force structurent le lien social entre ces jeunes et les "cousins".

"Dès que tu poses un pied en Algérie, les mecs de ton quartier ils te demandent de l'argent, ta tante fouille ton sac, tes cousins te demandent si tu leur as ramené des baskets dernier cri. Je n'aime pas aller chez la famille, c'est la galère. Surtout quand tu dors chez eux, dès que tu sors, il vaut mieux prendre ton argent avec toi et tes affaires sinon à la fin de la journée t'as plus rien !" (30 ans, manutentionnaire à la SNCF, originaire d'une famille en provenance d'Algérie)

Les vacances au “bled” ne semblent pas de tout repos. Les rapports avec les proches sont pour le moins conflictuels avec la famille des parents. Mais pas seulement. Les autorités locales semblent se comporter de manière équivoque avec ces jeunes.

“Quand tu roules avec une voiture immatriculée en France, les policiers pendant la guerre avec les barrages ils nous arrêtaient. C’était chaud ! Ils nous parlaient en Arabe et ils nous insultaient. Alors la France...”, “Hein t’as fait ton service militaire toi pour l’Algérie !”. Ils ont giflé mon cousin du “bled”... “Et là-bas c’est pas la police de France. Mais

on sentait de la haine, ils attendaient n’importe quoi pour nous frapper et peut-être nous tirer dessus. J’étais mort de peur ! Vraiment ! J’ai attendu la fin de la guerre pour y retourner.”
(32 ans, sans emploi, famille originaire du sud de l’Algérie).

“Dès que tu poses un pied en Algérie, les mecs de ton quartier ils te demandent de l’argent,

ta tante fouille ton sac, tes cousins te demandent si tu leur as ramené des baskets dernier cri.

Je n’aime pas aller chez la famille, c’est la galère.”

Le nationalisme semble être un critère déterminant pour les autorités en Algérie. Ces jeunes vivent dans l’ancien pays colonial et il n’est pas

sûr que ces policiers ne les prennent parfois pour des enfants de Harkis. Les “jeunes de banlieue” de France viennent d’un pays riche et les rapports sociaux entre ces jeunes et la population locale se structurent autour de la richesse et de la pauvreté.

“Mon père a fait construire une deuxième maison au bled dans la région de ma grand-mère. Quand il est parti pour voir l’avancement des travaux, il s’est aperçu que le maçon avait détourné la moitié du ciment et des tuiles et que son propre frère avait piraté le montage électrique. Aujourd’hui, il ne parle plus qu’à sa mère. On a rompu avec les oncles, les tantes. Mon père songe même à vendre.” (29 ans, marié, étudiant en thèse de droit, issu d’une famille originaire de Kabylie).

“C’est malheureux ! En France, ils nous aiment pas. Mais en Algérie, ils nous calculent pas ! Ils essaient de t’arnaquer, de te voler... Ils te prennent pour un pigeon ! Faut pas se laisser faire.” (22 ans, petit trafiquant de cannabis, originaire d’une famille en provenance de la capitale Alger).

Les rapports sociaux entre les émigrés et les locaux semblent se dégrader au fil des années. Si l’Algérie constitue une exception en raison d’un cadre “post-guerre civile”, les relations entre les jeunes nés en France et les Algériens sont difficiles. Pour les jeunes que nous avons rencontrés, il faut faire preuve de fermeté envers la famille et l’ensemble de la population. Dans un tel contexte, les enfants d’immigrés sont donc les premiers à en pâtir puisque n’appartenant déjà plus au monde d’où viennent leurs parents, ils ont du mal à se faire accepter dans les pays d’accueil. Que pouvons-nous dire de plus lorsque nous nous rendons sur les lieux, notamment ici, au Maroc et en Tunisie ?

Le Maroc, terre promise ?

Lors d'un cours séjour sur la côte marocaine à Agadir, ville connue pour son tremblement de terre mais également pour son tourisme balnéaire, les "jeunes de cités" originaires de familles issues de cette région ne semblent guère se mêler à la population locale. Ces jeunes conservent les mêmes pratiques culturelles qu'en France. Ils se rendent au Mac Donald's, vont en discothèque, fréquentent les hôtels "interdits" à la population locale : les "jeunes de cités" bénéficient d'un pouvoir d'achat important à la différence des locaux (considérés comme les plus pauvres des trois pays du Maghreb observés).

"Au bled, on reste entre nous...enfin entre mecs de France. On n'a rien à leur dire. On n'a pas la même mentalité. Pour moi, ces gens n'ont rien à voir... on se comprend pas." (21 ans, étudiant en B.T.S., issu d'une famille originaire de Marrakech)

Les rapports entre ces jeunes et les locaux sont assez distants car, semble-t-il, les interactions sont biaisées. Les "jeunes de cités" représentent la richesse et la consommation aux yeux des Maghrébins dont les conditions de vie sont totalement différentes.

"Quand un type nous arrête au souk ou dans la rue, c'est pour nous demander une pièce ou pour qu'on les fasse entrer en discothèque en leur payant tout. Même mes cousins, je les évite parce que sinon t'as pas fini. Et puis, dans leur cœur, ils nous considèrent pas !" (27 ans, intérimaire, originaire d'une famille en provenance des petits villages aux alentours d'Agadir)

Lorsque les "jeunes de France" se rendent au souk, c'est pour acheter des baskets de marque mais de contrefaçon. Les vendeurs du souk repèrent très facilement ces jeunes aux tenues vestimentaires "de cités" de France avec survêtement, polo de marque, lunette de soleil. Les tenues corporelles des "jeunes de cités" se distinguent par une "meilleure alimentation", ils sont souvent plus grands, plus costauds (grâce à un sport régulier comme la boxe ou la musculation) ; mais pour ces vendeurs, ces jeunes apparaissent comme une "mine d'or", surtout l'été. C'est pourquoi les négociations au souk concernant les prix de marchandises tels que baskets, maillots de football ou survêtements de marques ne se font pas sans taquinerie et moqueries de part et d'autre. C'est ce que j'ai pu observer lors d'une promenade avec quelques "immigrés" au souk d'Inzeghane :

"Hé, Rachid, écoute ce qu'il me dit (en parlant du vendeur), que c'est des vrais Lacoste ! Il est pas fou ? Tu sais combien il veut me la vendre ? 400 dirhams ! C'est pas un barge ! Il se fout de ma gueule."

"Elles sont marrantes ces baskets... Il les a faits lui-même ou quoi !"

"Il y a des limites dans la contrefaçon. Ça se voit c'est des vraies fausses ! Elles sont inimitables dans le genre étrange... Les "blédards" ils devraient déposer des brevets tellement elles sont fausses."

"Elles sont supertrafiquées. C'est de la publicité mensongère. C'est de l'approximation mais quand tu vois que les mecs d'ici les achètent !"

En France, tu te fais chambrer avec ça aux pieds. Je comprends que les douaniers t'arrêtent avec ça !"

Ces propos moqueurs provoquent un rire collectif chez le groupe de copains constitués de "jeunes de France". Ces derniers n'hésitent pas non plus à se moquer des sandalettes et du pantalon que porte le vendeur. Ce type de scène se passe en présence du commerçant et les jeunes n'hésitent pas à utiliser un vocabulaire qui lui est peu accessible. Souvent, au Maroc, les interactions entre les "jeunes de cités" et les Marocains cachent mal un certain malaise ; on perçoit alors le rapport qui peut exister entre les "Français" de première génération et les locaux : un intérêt purement commercial et financier.

"Regarde le vendeur... t'as vu ses chicots ? On dirait qu'il s'est pas brossé les dents depuis 25 ans !" (rire de l'auditoire que forme le groupe de jeunes français déambulant dans le souk).

Au souk d'Inzeghane, ces jeunes ne passent pas inaperçus auprès de la population locale. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir le soir des "jeunes de cités" circuler avec des grosses motos ou de belles voitures amenées de France pour la "frime" dans les avenues touristiques d'Agadir.

Quelles que soient les banlieues, ces jeunes s'exhibent et n'hésitent plus à "narguer" la population locale avec une "richesse" acquise en Europe, opulence réelle et symbolique affichée de manière ostentatoire. Ce type de comportement n'est pas sans agacer les policiers locaux (mais qui ne peuvent rien faire car ces jeunes amènent des devises au pays) et surtout les salariés venus des campagnes voisines pour travailler lors de la saison estivale. Il n'est pas rare de voir également des "jeunes de cités" profiter même de la pauvreté de la population : le recours à la prostitution y est courant chez ces jeunes venus avant tout pour s'amuser. Les jeunes originaires de familles en provenance du Maroc bénéficient d'une monnaie forte – l'euro sur le dirham – et les enfants d'immigrés sont assez nombreux dans les régions touristiques pour imposer leurs modes de vie, le temps de la saison estivale. Cette situation contraste avec les jeunes issus de familles originaires de Tunisie, comme nous allons le voir maintenant.

La Tunisie, terre hostile à ses ressortissants nés en France ?

Ayant passé deux étés de suite dans la banlieue de Tunis (dont le dernier pour réaliser cette enquête) et sur la côte touristique d'Hammamet, il semblerait que le contexte n'est pas le même pour les "jeunes de cités". Précisons que le niveau de vie des Tunisiens est nettement supérieur à celui des Marocains et les "familles de France" sont nettement moins nombreuses : ce qui veut dire que les "Tunisiens de France" constituent un rapport de force moindre que ceux qui peuvent exister au Maroc. Les jeunes de France sont même des objets de moquerie et de stigmatisation, situation qui ressemble à celle des jeunes d'origine algérienne. En premier lieu,

le dialecte des Tunisiens se rapproche sensiblement de l'arabe littéraire ; pour les Tunisiens d'origine française⁽¹³⁾, la maîtrise de la langue est donc beaucoup plus difficile à gérer, ce qui génère souvent des situations désavantageuses pour ces derniers.

“Quand tu essaies de parler arabe, dans ce pays, les mecs te captent tout de suite. Ils utilisent des tournures de phrase qui t'échappent totalement. Bref, ils t'embrouillent et comme ils te perçoivent tout de suite comme un billet de banque, tu vois alors le type de relations que tu peux avoir avec eux.” (24 ans, étudiant en maîtrise de physique, issu d'une famille originaire de la banlieue de Tunis).

Les rapports sociaux se situent d'abord au niveau culturel et linguistique. Dans les propos de ce jeune homme, la distinction entre le “eux” et le “nous” apparaît d'emblée dans sa relation avec les habitants de Tunisie. L'histoire familiale y est sans doute pour beaucoup. Les “jeunes de France” se plaignent d'avoir été abusés par les proches depuis leur enfance.

“Quand j'étais adolescente, je venais toujours avec de nouvelles robes, de nouvelles chaussures. Je prêtais tout à tout le monde ! Quand je rentrais en France, j'avais plus rien ! Ils se sont bien foutus de notre gueule. Mais aujourd'hui, on les ignore tous !” (jeune femme, 28 ans, professeur d'histoire au collège, issue d'une famille du sud de la Tunisie).

Le rapport avec les commerçants mais aussi avec les chauffeurs de taxi deviennent de plus en plus chaotiques. Ayant progressivement pris conscience de leur étrangeté, ces jeunes se méfient de tout individu susceptible de vendre quelque chose ou de proposer un service.

“Avant, le taxi quand tu voulais aller quelque part, si tu connaissais pas, il te faisait le tour du monde. Tu paies cher et, en plus, il te dit qu'il n'a pas de monnaie. Aujourd'hui, quand je prends le taxi, j'appréhende grave ! Une fois sur deux, ça se termine en embrouille ! Déjà, quand j'essaie de parler arabe, ils rigolent, te corrigent, se moquent de toi ! Et puis, il faut que tu surveilles à la fois le compteur mais aussi le trajet. Une fois avec des cousins, on n'a pas payé, on s'est barré en courant.” (23 ans, sans emploi, issu d'une famille originaire de Tunis).

Cette situation se retrouve aussi chez les commerçants. Lorsque ces jeunes vont faire des commissions pour leurs parents dans le quartier, leurs relations avec les épiciers du quartier où vivent les parents s'avèrent problématiques.

“Par exemple quand tu vas acheter une gazouz (boisson gazeuse), je sais qu'au début de chaque été, le mec, il va essayer de me rouler ! Franchement, c'est la galère, si le vendeur il te rend pas la monnaie, tu passes pour un con devant tes parents ! Alors, toi t'es obligé de te faire respecter dans le magasin ! La dernière fois, quand je lui ai demandé la monnaie, cette ordure, il m'a remis une pièce en râlant. Et le pire, c'est que c'était pas la bonne. Franchement ici un jour, je vais venir avec un pistolet automatique. En France, on est quand même plus tranquille !” (21 ans, aide-éducateur, issu d'une famille originaire de la banlieue de Tunis).

13)- Précisons que les “jeunes de cités” ont obligatoirement la double nationalité. Lors de départ en vacances, il est impensable, pour un douanier tunisien, qu'un jeune d'origine tunisienne se présente à la frontière avec un passeport français. Ce dernier risquerait de passer un mauvais quart d'heure dans les bureaux de la douane.

14)- Nom dû à la forme du bateau du célèbre commandant Cousteau. Ce restaurant, qui fait office de discothèque, se trouve en plein air. Cependant, la clientèle fait preuve d'une sélection très sévère. Sur le parking privé, les voitures sont remplies, dans 75 % des cas, de voitures allemandes de standing. Et les enfants de la bourgeoisie tunisienne se retrouvent ici pour danser en plein air les soirs de vacances. Il n'est pas rare d'observer des carrés V.I.P. constitués de "stars" de la télévision locale ou d'avocats renommés en Tunisie. J'ai pu y entrer à deux reprises grâce à des amies rencontrées à l'université de Villetaneuse et croisées par hasard pendant ces vacances.

15)- Ce qui signifie littéralement "la tante". Cette discothèque concentre essentiellement les "jeunes de cités" de France. Les touristes étrangers (européens en l'occurrence) sont très peu présents dans ces lieux. Ces derniers fréquentent davantage les discothèques des hôtels situés sur la côte.

16)- Les jeunes issus de l'immigration descendent souvent en groupe et en voiture pour prendre le bateau à Marseille. Pour reconnaître les provenances, j'identifiais l'immatriculation des voitures où je retrouvais fréquemment les Bouches-du-Rhône (13), la Seine-Saint-Denis (93) ou le département lyonnais (69).

17)- J'ai moi-même subi ce type d'agression lors d'un retour de discothèque avec des copains de la cité. Il n'est pas rare de voir aussi des bourgeois de Tunisie subir le même sort de la part des jeunes des quartiers populaires. Les richesses affichées de la part de certains jeunes originaires de familles qui ont réussi socialement contrastent fortement avec la pauvreté de certaines populations.

Plus jeunes, les enfants d'immigrés ont été exposés aux bagarres avec les voisins et les autres jeunes du quartier. Aujourd'hui, ils ont fort à faire avec les taxis, les commerçants, bref la population locale dans son ensemble. Ces faits montrent la naissance de rapports de plus en plus tendus entre les "jeunes de France" et les locaux.

Conflits physiques et confrontations symboliques

Des scènes illustrent ce type de rapport conflictuel. Suscitées par de l'observation participante dans la zone touristique d'Hammamet – observations réalisées au cours de l'été 2004 –, ces constatations viennent confirmer un sentiment : Hammamet, station balnéaire datant d'une trentaine d'années, est devenue en l'espace de quelques années un théâtre de confrontation symbolique entre les enfants d'immigrés et la population locale de jeunes (certains peuvent venir de la banlieue de Tunis qui est à peine à 60 kilomètres). Ces groupes qui occupent le même lieu durant cette période n'investissent pourtant pas les mêmes discothèques ni les mêmes cafés. Tout d'abord, les jeunes locaux, qui n'ont pas les moyens de consommer, se retrouvent en bandes aux alentours des boîtes de nuit pour surveiller les voitures garées à proximité pour une pièce de monnaie. Mais un autre groupe de "jeunes Tunisiens", qui appartiendrait lui à la petite bourgeoisie et en provenance de Tunis, fréquente le restaurant prestigieux dansant du "Calypso"⁽¹⁴⁾ ou la discothèque le "Manhattan". Quant aux groupes de "jeunes de France", pour les nommer ainsi, ils se retrouvent souvent au glacier "Le canari" puis se rendent aux alentours de minuit à la discothèque "Le Guittou"⁽¹⁵⁾. Il est intéressant de noter, au fur et à mesure de ma connaissance du terrain, que circule une sorte de mépris réciproque entre ces groupes de jeunes : chaque groupe occupe ainsi son "pré carré". D'ailleurs, un certain nombre de bagarres éclatent entre les "petits durs" d'Hammamet et les "jeunes des cités", souvent venus en bandes pour les circonstances. Au cours du mois d'août, j'ai pu au moins noter cinq rixes collectives en l'espace de trois semaines, opposant les jeunes de Lyon associés à ceux de Marseille, voire avec des jeunes de la banlieue parisienne, face aux "locaux" en quête d'argent et d'opportunités⁽¹⁶⁾. En effet, il n'est pas rare d'observer des rixes collectives opposant les locaux et les jeunes des banlieues françaises qui "embrasent" les "lieux de fêtes". Lorsque la bagarre est terminée, on peut observer encore des échauffourées de la part de locaux, qui repèrent des voitures immatriculées en France, avec des jeunes à l'intérieur. Les jeunes Tunisiens du quartier (ou de la banlieue de Tunis) n'hésitent pas à lancer des projectiles ou même des grosses pierres sur les voitures mises en fuite⁽¹⁷⁾.

Dans d'autres contextes, ces conflits physiques et ouverts avec les jeunes des quartiers populaires de Tunisie laissent place à la confrontation symbolique avec les "petits bourgeois" tunisiens. Les tensions ne se situent pas au même niveau. Les "jeunes de France", de milieu populaire et ouvrier en France, bénéficient d'un pouvoir d'achat semblable à ceux des enfants de la

petite et moyenne bourgeoisie en Tunisie. Assis à une table de café avec un ami sociologue tunisien venu étudier en France et rencontré dans le cadre des vacances, ce dernier me traduisait les propos méprisants d'un jeune au sein d'un groupe de Tunisiens visiblement "bon chic, bon genre" installé à une table voisine, à propos des "jeunes de France" :

"Regarde ces imbéciles qui se comportent comme des animaux dans notre pays ! Ils sont la honte de notre race et en plus on ne comprend pas pourquoi les Français sont gentils avec eux ! Pourquoi ils ne les expulsent pas ! Ils veulent nous montrer qu'ils ont réussi mais en vrai ils font la merde partout où ils vont !"⁽¹⁸⁾

Les "petits bourgeois" du pays d'origine ne se mêlent pas aux jeunes de France. De même, les Tunisiens nés en France manifestent peu d'intérêt pour les jeunes privilégiés de Tunisie.

"Ces gens-là se sont enrichis sur les pauvres à l'époque du président Bourguiba. Ils se la pètent, mais ils sont tous à crédit ici. Ils nous méprisent parce qu'ils nous jalouent, voilà pourquoi !" (jeune femme, 28 ans, professeur d'histoire au collège, issue d'une famille du sud de la Tunisie).

Si les locaux (hormis les petits bourgeois) ne peuvent entrer facilement dans un hôtel de touristes, les "jeunes de France" sont également soumis au contrôle au faciès. Il n'est pas rare de voir des "Maghrébins de France" se voir refuser l'accès à des piscines privées ou à des plages pour touristes.

Présent avec un camarade dans une piscine d'un hôtel à Hammameth, j'ai pu voir un vigile se montrer virulent avec la population locale condamnée à rester en dehors de l'hôtel ou sur la plage publique⁽¹⁹⁾. Mais son autorité s'est affaïssée lorsqu'il a essayé d'intimider un jeune, visiblement de France mais qui n'était pas de l'hôtel⁽²⁰⁾. Comme à son habitude⁽²¹⁾, le gardien de plage a tenté d'intimider à son insu le "jeune de cité". Celui-ci l'a repoussé violemment et s'est même enhardi en s'approchant à son tour du gardien, menaçant au départ mais surpris et intimidé par le jeune. Ce dernier a tenté de lui attraper le cou par une sorte de technique de combat⁽²²⁾. Le gardien déstabilisé et dépité fait alors appel à ses collègues puis à la police. Mais le gardien fut nettement plus intimidé que l'adolescent, mis en fuite par le nombre impressionnant de policiers en civil et de vigiles venus à la rescousse. Cette scène fit dire à mon voisin tunisien de France :

"Nous, en France, on en a bavé... Ce n'est pas un gros qui se prend pour un balèze qui va nous intimider. De toute façon, ces gens-là me dégoûtent autant que les Français ! Ils se comportent mieux avec les touristes français qu'avec nous !" (30 ans, informaticien, originaire d'une famille en provenance de la banlieue de Tunis).

Ainsi, à la différence des locaux qui acceptent le verdict sans broncher, les enfants d'immigrés habitués à la confrontation avec les institutions en

18)- Souvent, à l'hôtel, lorsque je me liais d'amitié avec un membre du personnel ou un responsable, il n'était pas rare d'entendre ce type de propos à l'égard des immigrés et notamment sur leurs enfants.

Les conflits physiques et ouverts avec les jeunes des quartiers populaires de Tunisie laissent place à la confrontation symbolique avec les "petits bourgeois" tunisiens.

19)- Les plages privées des hôtels sont munies de transats, de zones de rafraîchissements et d'espaces d'activités et de loisirs qui sont inaccessibles à la population locale pauvre.

20)- La tenue vestimentaire et du corps montrait un jeune âgé d'environ 16, 17 ans, plus robuste que ceux de son âge.

21)- Régulier de cet hôtel, car muni d'une carte de membre, j'observais depuis quelques jours les attitudes de ce vigile qui affichait son pouvoir au mépris de la population.

22)- Il est aussi intéressant d'observer la disposition des corps et les manières de se mettre en scène dans les gestes de combats ou d'hostilité. En Tunisie, les vigiles embauchés ont souvent un "gros ventre" et ont des postures corporelles qui rappelleraient, en quelque sorte, celle d'Aldo Maccione. En revanche, les jeunes de France possèdent des corps plus fins mais beaucoup plus musclés (grâce à la pratique de la musculation) et les comportements agressifs sont liés à leurs connaissances des arts martiaux ou de sports de combats comme la boxe thaïlandaise ou le Kick Boxing.

23)- Hormis avec la police, les “jeunes de cités” n’hésitent pas à intimider le gardien de l’hôtel ou le responsable d’un restaurant, ce que ne feraient pas des jeunes locaux du même âge.

24)- Ces confrontations prennent de plus en plus d’ampleur, lorsque ces jeunes devinent que les petits bourgeois locaux bénéficient de “passe-droit” pour passer une journée gratuite à l’hôtel, alors que pour les jeunes issus de l’immigration, l’entrée augmente régulièrement pour atteindre 15 dinars en 2004 (environ 10 euros en France).

France⁽²³⁾ n’hésitent pas – notamment les adolescents – à intimider le gardien situé à l’entrée ou qui surveille les transats. Ces scènes sont souvent le théâtre d’oppositions rangées entre gardiens de sécurité et “jeunes de banlieue” subissant à nouveau l’injustice qui leur est faite en France⁽²⁴⁾. Ce qui engendre une véritable amertume chez certains jeunes qui n’hésitent plus à choisir d’autres destinations pour leurs vacances :

“Ça fait 5 ans que j’ai pas mis les pieds en Tunisie. Partout où tu vas, ils te cassent les couilles ! La dernière fois, avec une copine, je me suis fait recaler d’une discothèque sous prétexte qu’il y a des gens importants ! J’ai regardé le videur, je lui ai dit : ‘pourquoi tu fais rentrer les Européens et pas moi ! Moi, j’ai une tête d’Arabe comme toi ! Et à propos de gens bien, mon père a pris les armes pour libérer ce pays alors c’est quoi les gens bien ! Hein, nous, on est pas assez bien pour toi !’ Si ça ne tenait qu’à moi, j’aurais tout revendu les biens de mes parents de ce pays pour les investir en France. Il n’y a plus rien ici. C’est des jaloux, des hypocrites. Tiens, cette année je suis allé en République dominicaine et là j’étais bien, là j’étais tranquille !” (29 ans, responsable d’une auto-école, né dans une famille originaire du sud de la Tunisie)

Ces propos empreints de colère ne doivent pas nous masquer la réalité subie par ces jeunes. Beaucoup d’entre eux, qu’ils soient issus de l’immigration algérienne ou tunisienne, et visiblement pour les mêmes raisons, ne se rendent plus dans leurs pays d’origine, terre qui a vu naître leurs parents. Ces enfants d’immigrés se retrouvent alors – une fois de plus – dans une situation paradoxale : ni français en France, ni maghrébins au Maghreb, ces jeunes errent entre des origines nationales et culturelles confuses et incertaines.

Une recherche en devenir

Cet article avait pour tâcher de restituer une petite enquête qualitative dont le thème est la nature des rapports sociaux entre les jeunes issus de l’immigration maghrébine et les Maghrébins locaux. Thème peu étudié chez les chercheurs en sciences sociales, il soulève une problématique jusque-là peu explorée. Il a le mérite d’évoquer une sensibilité nouvelle dans la prise en compte de la nature des modes de sociabilité parmi les jeunes de banlieue. Ainsi, lorsque l’on évoque à juste titre le racisme et la discrimination qui affectent les enfants d’immigrés en France, il faudrait également aborder les rapports conflictuels qui existent entre ces jeunes et la population évoluant dans les pays du Maghreb. Ce travail montre alors la grande solitude dans laquelle se trouvent beaucoup de ces jeunes à l’heure actuelle. Car, si la confusion ici entre “jeunes de cités” et “jeunes issus de l’immigration” est souvent omniprésente dans cet article, les propos recueillis et les scènes observées révèlent que ces jeunes, d’une manière générale, sont perçus comme des étrangers par la population maghrébine locale. Ces tensions peuvent être de diverses natures en raison des contextes nationaux et économiques qui peuvent être différents entre l’Algérie meurtrie par la guerre

civile récente, le Maroc en proie à une pauvreté endémique et la Tunisie en décollage financier. Ces situations engendrent des interactions différentes selon les lieux mais toujours est-il que les "Arabes de France" sont l'objet de stigmatisation de la part des Maghrébins habitant l'Afrique du Nord. Il est sans doute excessif de parler de racisme entre ces groupes⁽²⁵⁾. Le départ des parents, voici trente ou quarante ans maintenant, vers les pays développés, a causé la naissance de tensions, d'inimitiés voire de jalousies au sein des familles d'origine, notamment en raison des difficultés politiques et économiques que rencontrent actuellement les habitants des pays du Maghreb. Et pour les petits bourgeois, à l'exemple de la Tunisie évoquée à l'instant, il paraît inconcevable que des enfants de paysans pauvres aient pu en l'espace d'une génération atteindre le même pouvoir d'achat avec des droits supplémentaires⁽²⁶⁾.

Néanmoins, pour des raisons méthodologiques, il est essentiel de rappeler que ce travail ne peut être amplifié pour le moment. En effet, compte tenu du peu de temps et du peu de gens rencontrés, il serait hâtif d'en tirer des conclusions et surtout des généralisations. Ce travail effectué auprès de jeunes et en partie dans les pays du Maghreb montre cependant une situation quelque peu inédite dans les travaux de recherche. Les propos tenus ainsi que les situations se conjuguent pour restituer une atmosphère de tensions tangible. Notre enquête nous a permis de passer de la description à l'interprétation. Néanmoins, il nous faut passer au stade de la conceptualisation et de l'objectivation⁽²⁷⁾. Il est donc essentiel de se pencher véritablement sur un tel objet de recherche sans faire l'économie de l'approfondissement empirique. L'épreuve du terrain se doit d'être minutieux et méticuleux et peut nous amener dans des lieux parfois plus lointains que les "quartiers sensibles". Et, d'une manière plus générale, cet article montre la situation plus ou moins difficile pour ces jeunes qui ne peuvent finalement se construire ni d'horizon stable ni de perspectives sereines, dans leur existence. La France n'est pas perçue comme un pays où il fait bon vivre pour beaucoup de ces jeunes. Mais le Maghreb, en général, ne constitue pas un avenir non plus. C'est pourquoi les musulmans pratiquants⁽²⁸⁾ vivent une partie du temps entre la France et le Maghreb, sans choisir de façon définitive. De même, les étudiants, les salariés et même les délinquants rencontrés et interrogés envisagent de s'installer "au bled", sans pour autant pouvoir quitter durablement la France. Cette contradiction dans les manières de vivre et de se construire façonne un regard particulier sur le monde : les jeunes interrogés parlent de la France mais aussi du Maghreb avec détachement, résignation et amertume. Pour conclure, à travers une petite enquête empirique, on se propose de mettre en avant un objet qui a été, pour le moins, très peu étudié. Autrement dit, cette contribution invite à une réflexion plus générale sur la place des diasporas dans les pays d'origine mais aussi à reformuler nos questions et nos pistes de recherche sur la construction identitaire des jeunes issus de l'immigration dans nos sociétés. ◀

25)- Quoique l'idée de l'existence d'un racisme social à leur égard ne soit pas totalement saugrenue.

26)- Rappelons aussi que ces jeunes sont des citoyens français – bien que cette citoyenneté soit discutable –, ce qui constitue des inimitiés supplémentaires avec les petits bourgeois locaux dont les droits politiques sont davantage bafoués dans ces pays.

27)- B. Lahire, "Décrire la réalité sociale", *op. cit.*, p. 29-39.

28)- Les jeunes qui optent pour un islam rigoriste.



► Dossier *Le temps des vacances*, n° 1243, mai-juin 2003



Repérage - N° 1262 - Juillet-août 2006